

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient... »

LISERON

Raymond QUENEAU

... en apprenant qu'on devient napperon. » D.V.

Publication
de l'**AFL 43**

**Association
Française pour la
Lecture**
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

afl43@orange.fr

Directeur de
publication :

Dominique VACHELARD

Rédacteurs :

Yvonne CHENOUF
Sylvie CHOISNET
Cécile LEYRELOUP
Jenny SAUVADET
Dominique VACHELARD

ISSN n° 2264-2544
Dépôt légal : BNF

Prix : 2.00 €

n° 42

**Avril
Mai
Juin
2020**

NÉCESSAIRE LITTÉRATURE

Quelle est la place de la littérature dans les situations d'apprentissage de la langue écrite proposées aux enfants dans le fonctionnement de l'école ?

Et quel est l'intérêt de cette pratique culturelle pour les adultes et/ou enseignants eux-mêmes ? Plaisir incontournable ? Inexorable nécessité ?

Dans ces colonnes, nous allons considérer la littérature selon ces deux champs fonctionnels distincts mais cependant complémentaires.

D'une part, nous interrogerons le rôle déterminant, fondateur, initiatique qu'elle peut jouer, pour l'individu lecteur, dans la banalité de son quotidien. Car si, selon Paul Ricœur, elle est « *un vaste laboratoire pour des expériences de pensée* », considérons qu'elle peut être appréhendée comme lieu de confrontation de ses propres expériences avec celles de ses congénères. Occasion de s'évader pour vivre un moment une autre vie, d'éprouver par procuration la peur, le désespoir, la joie, la honte, la colère... Bonheur de parcourir un « bon livre », de le lire, de le relire, de redouter l'instant où il faudra le clore... Besoin d'exprimer aux auteurs l'immensité de sa gratitude pour avoir su offrir en partage leur expérience et leur vision fragile, ou du moins, toujours provisoire du monde.

Dans une deuxième perspective, nous nous attacherons à exposer quel usage peut endosser la littérature, comme irremplaçable support d'apprentissage de la langue écrite. En remarquant, qu'à l'opposé des écrits scolaires (manuels, méthodes...), elle n'est jamais produite dans une quelconque intention pédagogique ; son énorme et premier avantage est d'être présente autour de nous, indéniable réalité. Pédagogiquement, on ne saurait trouver matériau plus riche, parce qu'il s'agit d'un produit culturel particulièrement polymorphe. En effet, si elle est en mesure d'être le véhicule de valeurs abstraites, matériellement, elle est aussi un objet linguistique fait d'interactions concrètes entre des éléments syntaxiques. Et c'est probablement de cette étrange complexité, qu'elle tire son extraordinaire capacité à affecter puissamment la culture, voire les comportements, de ceux qui en sont destinataires...

Dominique Vachelard

UNIVERS PARALLÈLE

L'idée était là. L'amour des livres. Le plaisir de lire. La place de la littérature dans ma vie, au cours des âges.

Le contenu du texte apparaissait par bribes, à n'importe quel moment de la journée. Des bouts de phrases que je notai ci et là, dans mon carnet ou sur des feuilles volantes que je perdais. Des idées, comme des apparitions que je voulais figer.

Je procrastinais encore le moment d'écrire jusqu'au jour de l'échéance.

Je ne voulais rien oublier pour rendre un vrai hommage exhaustif, une déclaration à la littérature, aux livres, aux auteurs, à ce vaste univers que je présentais ne pouvoir embrasser dans un seul texte. La tâche était bien trop ambitieuse, hors de portée.

La crainte d'écrire un texte superficiel, naïf, décevant s'insinua en moi et m'éloigna encore de mon clavier. Comment les mots pourraient décrire ? Comment pourrais-je retranscrire ?

La pudeur aussi de dévoiler cette part intime.

Je savais déjà, en commençant à écrire ce texte, qu'il ne serait pas à la hauteur, qu'il serait en deçà.

Mon parcours de lectrice

Tout commence, bien sûr, par les histoires que l'on m'a racontées ou lues quand j'étais enfant. Trop peu. Pas tous les jours. Je rêvais alors d'une bibliothèque personnelle. Quel bonheur de gagner en autonomie et de pouvoir lire seule, dès que j'en avais envie et d'accéder à davantage de livres grâce à l'école. J'ai alors tout dévoré. Sans discernement.

Quand on allait au supermarché et que je pouvais ramener un tome du Club des Cinq, je me plongeai immédiatement dedans et plus rien n'existait. J'ai de nombreux souvenirs de lecture d'enfance comme la sensation de mes cheveux mouillés au retour de la piscine, quand je lisais sur le canapé, le livre tout juste emprunté au bibliobus du village et que je me plongeai dans une histoire d'amitié et d'admiration réciproque qui résonne encore en moi.

À l'école élémentaire, en CE2, nous avons le droit d'emprunter un livre une fois son travail terminé. Je louchais vers les ouvrages, impatiente de pouvoir en emprunter un et accéder à son contenu secret. J'étais bien trop lente et trop distraite pour y parvenir. Le livre, objet de désir.

Dans mon école suivante, j'ai pu emprunter à loisir. Le rêve. J'ai eu une carte de médiathèque, un sésame qui donne le droit d'emprunter en quantité, de se tromper, de lire n'importe quoi, de ne pas tout lire. Je découvrais les droits du lecteur de Pennac.

Ma scolarité a bien sûr été jalonnée de lectures obligatoires. Parmi quelques belles découvertes (*L'enfant et la rivière*, *Le petit chapeau*, *Vendredi ou la vie sauvage...*), de nombreux ouvrages décourageraient le plus enthousiaste des lecteurs : *Le père Goriot* et ses interminables descriptions que je n'ai jamais réussi à terminer.

J'ai suivi des études littéraires. À l'université, en Lettres Modernes, mes goûts se sont affinés. Ces études m'ont réconciliée avec Balzac et m'ont fait apprécier la littérature russe, la littérature médiévale, Marguerite Duras et tant d'autres. Je suis devenue plus exigeante dans mes lectures. Un style maladroit ou des lieux communs devenaient rédhibitoires.



LIVRES ET LITTÉRATURE

À présent, la littérature est omniprésente dans ma vie, tous genres et styles confondus. Les lectures classiques côtoient des lectures plus légères. Les Goncourt côtoient la littérature populaire. Je ne m'interdis rien.

Plaisirs de lire

Philippe Delerm, dans « *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* » décrit en détail des petits moments de rien du tout, comme lire sur la plage. Lire, c'est aussi une myriade de plaisirs, de petits et grands bonheurs autour de l'objet-livre, de notre relation à lui et du lien social qu'il permet.

Une bibliothèque :

L'enfant que j'étais serait comblée. Je ne peux les compter. Ils représentent tous des strates de vie et parlent de mes centres d'intérêts. Certains livres sont partis et ne sont pas revenus. Je pense encore à eux et je me les procurerai à nouveau. Je relis certains régulièrement comme *Anna Karénine* de Tolstoï.

Une pile de livres de chevet :

Impossible d'en conserver un seul sur ma table de chevet. Souvent empilés, ils sont là pour lire dans mon lit, à mon rythme. Quel bonheur aussi de s'endormir sur les pages d'un livre.

Les livres offerts, prêtés ou conseillés :

Les BD prêtées par Bertrand sont toujours un beau partage de récits de science-fiction, de drames sociaux... C'est grâce à

Matthieu que j'ai découvert Truman Capote, auteur essentiel, avec *La Harpe d'herbes*. Je n'ai rien pu lire d'autre pendant des mois. Quel style limpide et poétique ! Quelle justesse ! Quelle vision du monde ! C'est Cécile qui m'a dit de prendre le roman *Vent d'est, Vent d'ouest* de Pearl Buck, dans les rebus de la médiathèque. Elle l'avait lu adolescente. J'ai découvert cette écrivaine et lu ensuite plusieurs de ses œuvres, toujours sur le thème de la Chine ancienne et traditionnelle. Le rythme du récit très lent et l'attention portée à tous les menus gestes du quotidien m'apportaient un grand calme.

Nourriture affective, intellectuelle et spirituelle

Parfois, lire peut être compulsif. Comme lorsqu'on commence à croquer un carré de chocolat et que l'on n'arrive plus à s'arrêter. C'est alors une activité qui comble un vide. De l'occupationnel.

L'appétit vient en lisant. C'est ce que j'ai ressenti avec le roman *La tresse* de Laetitia Colombani que j'avais acheté et abandonné dans un coin. Je n'arrivais pas à l'ouvrir. Et puis, j'ai lu une page comme on goûte un plat. C'était délicieux. Je continuai. C'était magnifique. La construction du récit, avec ses trois narratrices aux vies si éloignées, me happa et, tant que je n'eus pas atteint la dernière page, je n'ai pu arrêter. Dans ces cas-là, la réalité passe au second plan. Ce qui compte, c'est replonger dans le récit. Le pouvoir de la fiction est parfois très puissant.

La littérature me nourrit, me grandit, me permet d'accéder à mille vies, mille visions, mille expériences, aux sentiments, aux émotions, aux savoirs...



LIVRES ET LITTÉRATURE

Des souvenirs de lecture

Des personnages et des lieux dans sa tête et des phrases qui résonnent pour sublimer ou éclairer notre vie. À dix ans, j'ai voyagé dans le Lyon du XIXème siècle et vécu avec une famille dans un atelier de canuts. Je me suis identifiée à Claudine, l'héroïne. Cette expérience de lecture m'a marquée au point de rechercher ce roman, une fois adulte. Je l'ai commandé et reçu avec une grande émotion. Je l'ai relu et aussitôt prêté à tout va aux enfants autour de moi. Ce récit est toujours en filigrane quand je me rends à Lyon. Les mots « Croix-rousse » et « traboules » ont une saveur précieuse car ils sont liés à ce voyage d'enfance. La ville m'était déjà familière avant d'y avoir mis les pieds.

Je mange des perles de coco, gâteaux de riz asiatiques, en les trouvant « tendres, un peu élastiques, délicieusement fondants », bercée par les mots de Kazuo Iwamura.

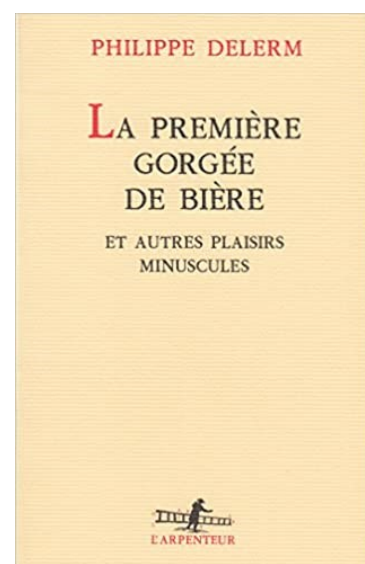
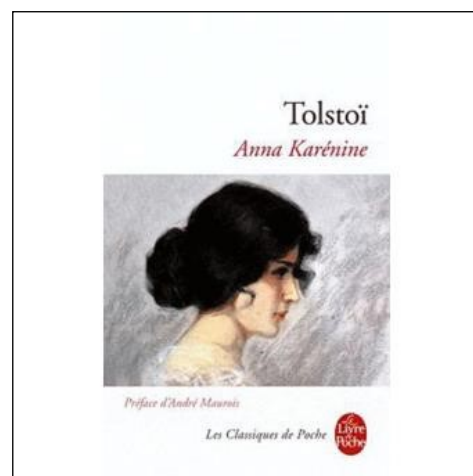
Voyages

En ces temps de confinement, les fictions qui nous permettent de nous évader sont d'autant plus précieuses. J'ai voyagé en Amazonie, dans une tribu, grâce à Laurent Gounelle et je l'en remercie. Son récit m'a aussi amenée à réfléchir à la construction des croyances dans notre société et à mes propres croyances.

« *Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à voir avec de nouveaux yeux* » (Marcel Proust, À la recherche du temps perdu).

Daniel Pennac nous avertit dans Comme un roman que lire est toujours du temps volé. Du temps volé au quotidien, au sommeil, à la conversation... Je sais que je prendrai toujours le temps de lire.

Jenny Sauvadet



LIRE CONSOLE

Une autre famille

Jean-Baptiste Adamsberg marchant le long de la Seine, veste fripée, cheveux pas coiffés.

Kurt Wallender, déprimé dans son appartement de Malmo, prenant des notes sur un petit carnet.

Ophélie, la passe-miroir maladroite et Thorn, son mari polaire, profondément blessé et amoureux.

Miss Charity, s'appliquant à dessiner un champignon, dans sa salle d'étude peuplée de canards, lapins, crapauds et souris.

Anna Karénine, Hercule Poirot, Marc Vandoosler, Agatha Raisin...

Tous ces gens qui n'existent pas vraiment et qui pourtant m'accompagnent. Je pense à eux comme à des amis. Une autre famille. Des solitaires, des obsessionnels, des inadaptés, des égoïstes, des gens qui changent, bifurquent et oscillent entre l'ombre et la lumière.

Comme nous.

La littérature parle de nous.

Elle nous rappelle que nous ne sommes pas seuls. Que notre souffrance est partagée, ce qui, en toute logique, la rend moins lourde.

Elle ne s'adresse pas à l'intellect qui réfléchit, saisit et catégorise mais à notre cœur, plus ou moins brisé, qui n'a que faire des concepts.

On pourrait dire que lire console.

C'est pour cela qu'il faut offrir la lecture.

Lois Lowry et Anastasia Krupnik

En ce moment en classe (à distance), nous lisons « Anastasia Krupnik » de Lois Lowry. L'héroïne a dix ans, des cheveux couleur potiron et des lunettes de hibou, ses parents sont originaux et « *super gentils parce qu'ils ne l'engueulent pas, parce qu'ils l'écoutent, parce qu'ils la respectent* », me disent mes élèves. Ils n'attendent rien de spécial de leur fille, ils semblent l'accepter telle qu'elle est, et l'autorisent à devenir

qui elle voudra.

S'identifier à Anastasia fait du bien car même si sa vie n'est pas plus simple que la nôtre, l'amour tranquille qu'elle reçoit de la part de ses parents est aussi un peu pour nous. Et il nous donne du courage.

Dans les livres de Lois Lowry, « *tout ce qui blesse, tout ce qui fait mal (...) tient une place importante, car elle sait qu'une des raisons pour lesquelles les enfants lisent (les adultes aussi, d'ailleurs), c'est pour trouver une expression au chagrin qui les tourmente* », écrit Agnès Desarthes¹.

Pourtant, on n'en ressort pas déprimé, au contraire. Ses livres sont encourageants, à l'image du discours qu'elle fit aux élèves d'un collège du Maine, en 1978, en prenant le contrepied de toutes les « sornettes » racontées par le proviseur (comme « *vous vivez vos plus belles années, la vie c'est comme un match de foot...* »)

« *Je ne crois pas qu'on puisse qualifier les années que vous vivez de dorées, leur dit-elle. Non. Je crois que si on devait assigner une couleur à l'année de troisième – d'après les souvenirs que j'en ai gardés moi-même – ce serait plutôt un beige terne. Au mieux. Pour le doré, il va falloir attendre encore un peu, et, pour certains d'entre nous, il n'y aura pas de doré du tout* ».

Elle leur dit aussi : « *Le souvenir que je garde de ma classe de troisième n'a rien à voir avec les maths, les sciences ou l'histoire, pas même avec la littérature, qui était pourtant ma matière préférée. La seule chose dont je me souviens, c'est de la jalousie folle que j'éprouvais pour une fille de ma classe, Bonnie Forsythe, parce qu'elle avait d'énormes seins et pas moi.* »

La jalousie et l'ennui sont donc des émotions normales. Cette femme, qui a l'air d'être une personne fiable, est passée par un chemin qui ressemble au nôtre (au mien, en tout cas). Alors, tout est possible. Merci Lois Lowry !

-1-

Mon écrivain préféré.
Lois Lowry,
Agnès Desarthes,
L'école des
Loisirs, 2011



LIRE CONSOLE (SUITE)

On se sent respecté par quelqu'un qui nous parle honnêtement, qui ne se cache pas derrière sa fonction ou l'image qu'il veut donner. Et surtout, on se dit que si cela ne va pas dans notre vie, ce n'est pas parce que nous sommes nuls, c'est parce que c'est normal : cela ne va pour personne. En somme, « *c'est le bordel, mais c'est pas grave* », comme l'écrit Alexandre Jollien².

La présence du « bordel » dans la littérature nous éclaire sur notre vraie nature

Les récits mythologiques, notamment, illustrent magnifiquement le bordel qu'est notre vie. Hercule, par exemple, aussi fort que faible, porté sur la boisson, maîtrisant mal ses émotions, il lui arrive de tuer des gens sans le faire exprès, il ne sent pas sa force, ne sait pas toujours ce qu'il fait. Il est comme nous : il fait souvent n'importe quoi. Mais il n'est pas, pour autant, condamné à faire n'importe quoi toute sa vie. Tout en étant l'assassin de sa femme et de ses enfants, il peut accomplir des exploits et libérer Prométhée.

Grâce aux livres, on comprend qu'il n'y a pas de vrais méchants, ni de vrais gentils, que les « gens bien » et les « abrutis » n'existent pas : il n'y a que des personnages complexes. Par exemple, le sympathique et charmant commissaire Adamsberg, est aussi un homme complètement infidèle et jaloux. Dans la vraie vie, on pourrait le détester mais, dans les romans de Fred Vargas, on a plus de compréhension, on voit bien que, comme Hercule, c'est plus fort que lui, que lorsqu'il prend conscience de ses erreurs, c'est trop tard ; sa Camille est perdue et il s'en mord les doigts.

Dans les livres, nous sommes intimes des personnages, nous les comprenons, nous avons plus de compassion pour eux que pour certaines personnes que nous croisons tous les jours dans la « vraie vie ».

Si nous considérons ceux qui nous entourent comme des héros de romans, nous les

trouverions plus sympathiques et/ou nous les idéaliserions moins. Et à mon avis, nous serions plus proches de la réalité.

De la quoi ?

Impossible de définir la réalité sans que le concept même disparaisse dans l'infiniment petit ou dans des histoires de point de vue. À partir du moment où je raconte quelque chose, quand bien même il s'agirait de faits réels, je suis dans la fiction.

Mais la fiction, ce n'est pas le « n'importe-quoi », nous en avons besoin pour appréhender ce qui nous arrive. Elle décrit des situations, met des mots sur des événements, des comportements, elle nous permet de sortir du flou, du ressenti immédiat et nous donne la capacité d'analyser, de catégoriser. D'où notre soif de récits, notre besoin de lire, d'écouter des histoires, de voir des films et de nous en faire aussi. Non pas pour nous évader mais au contraire pour comprendre mieux ce qui se passe en nous et autour de nous (les deux étant très liés, puisque ce que je perçois de l'extérieur dépend beaucoup de ma « façon de voir les choses »).

Ce que nous vivons, en ce moment, n'est-ce pas digne d'un roman d'anticipation ? Ne percevez-vous pas cette ambiance étrange, ce basculement dans l'irréalité ? Les files d'attente au supermarché, la peur dans les yeux de certaines personnes, les sourires plus gentils que d'habitude, le serrage de mains qui devient un acte fou, irresponsable, révolutionnaire ; la bise, je n'en parle même pas ! Bientôt les bars clandestins, le papier toilette qui se vend sous le manteau, les gens trop contents de dénoncer le comportement de leur voisin, les liens que la distance renforce... Voilà un bel élément déclencheur dans notre schéma narratif. Comment réagiront les personnages, quelles péripéties traverseront-ils et à quoi ressemblera la situation finale ?

Sylvie Choynet

-2-

*La sagesse
espiègle,*
Alexandre Jollien,
Gallimard, 2018



DE LA LITTÉRATURE

“ Qui peut se prétendre au-dessus de la littérature, dit la reine. Ce serait aussi ridicule que de se croire au-dessus de l'humanité.”

(La reine des lectrices *Alan Bennett*)

Amoureuse de littérature, de beaux mots, de textes magnifiquement tissés et aussi du livre en tant qu'objet, c'est avec beaucoup de précautions voire de réticence que je prêtai mes bouquins. Je ne prenais pas grand soin d'eux pourtant, n'hésitant pas à corner une page, à souligner un passage qui entraînait particulièrement en résonance avec mon être intime, une idée qui me touchait, m'émerveillait ou me heurtait. Néanmoins, je ne réservais le privilège du prêt qu'à des amis sûrs, amoureux comme moi, susceptibles de me les rendre, d'en prendre soin, et avec lesquels j'allais bien sûr pouvoir aussi échanger à propos de leur contenu.

“Quelle est la différence entre la littérature et le journalisme ? Le journalisme est illisible, et la littérature n'est pas lue.”

(The critic as artist *Oscar Wilde*)

Et puis, un jour, il m'a fallu apprendre à me détacher, opérer un tri, emporter jalousement ou abandonner sans pitié. Un crève-cœur ! J'ai retenu pour faire ce choix deux critères. Je prendrai avec moi les seuls ouvrages que je serai susceptible de relire et avec eux ceux qui m'avaient été offerts par des amis. Ces derniers d'ailleurs remplissaient souvent également la première condition. J'en ai conclu que mes amis connaissaient bien mes goûts en la matière.

Je me retrouve donc avec une bibliothèque très allégée, mais très riche.

La littérature m'a sauvée. J'ai toujours voulu être une écrivaine célèbre. Pour l'argent bien sûr, mais pas uniquement. Sans l'écriture, je ressens un vide abyssal. J'ai gagné suffisamment d'argent pour arrêter de noircir du papier. Mais que ferais-je ? Je n'ai aucun talent pour le jardinage, toutes les fleurs que je plante connaissent une mort précoce. Je viens donc de signer un contrat pour trois livres, à la grande joie de mon éditeur.

(*Mary Higgins Clark*)

En cette période étrange que nous nous apprêtons à vivre, je me sens du coup bien moins seule et comme je n'ai nullement l'intention de faire appel à Amazon pour me refaire un stock, je m'en vais retourner à mes anciennes amours : Andreï Makine, Sylvie Germain, Laurent Gaudé, le théâtre grec et quelques autres.

“La connaissance de la littérature n'est pas une fin en soi, mais une des voies royales conduisant à l'accomplissement de chacun”.

(La littérature en péril *Tzvetan Todorov*)

L'occasion idéale finalement pour échapper à la solitude forcée, à l'ambiance anxiogène, à l'insupportable blabla des médias, à la bêtise humaine sous toutes ses formes. Car, oui, c'est bien cela que nous apporte la littérature, des moments hors du monde, des moments juste pour soi, une confrontation avec notre moi intérieur, un dialogue avec ce que nous avons de plus intime.

Cécile Leyreloup

Qu'est-ce qu'ils nous apprennent, Aragon, et Yourcenar, et Borges, et Cioran, et les autres ? Que, selon la belle formule de Pessoa, la vie ne suffit pas et que la littérature est là pour nous élever un peu au-dessus de nous-mêmes.

(Odeur du temps, *Jean d'Ormesson*)



AVANT DE LIRE...

Pour écrire quelques lignes, il faut avoir envie de jouer .

Choisir le mot, le vrai, le juste, celui capable de faire naître l'image que tu voulais approcher et puis le tricoter avec les autres déjà choisis, déjà élus. Trouver le son, le bon, celui qui saura faire écho au reste des mots.

Pour écrire quelques lignes, même si ce n'est pas toujours facile, il te faudra vouloir un peu te déshabiller.

Le personnage qui, sous ta plume s'incarnera, ne sera pas tout à fait toi, mais chez lui, tu retrouveras un peu ou tant de toi-même. Des trucs que tu aimes en secret et des secrets que tu voudrais bien ne pas trop éventer. Il ne faut pas craindre de dire, quitte à se dévoiler ou au contraire se taire, quitte à se dévoiler.

Une occasion unique de te saouler de toute ta liberté ; naviguer à vue, sans plan, ni filet, te laisser emporter dans des espaces où tu as peur de te retrouver, sur des rives encore inexplorées, à la rencontre aussi d'expériences oubliées.

Te frotter fort à des sentiments qui tour à tour te feront rire aux larmes ou saigner de douleur.

Crier,
aimer,
jouir,
haïr.

Ce que tu veux,
puisque c'est toi le seul maître du jeu.

Cécile Leyreloup

Le plaisir de l'écriture réside aussi très certainement dans l'intrinsèque pouvoir créateur de l'activité elle-même. C'est, en effet, du seul cheminement de l'écriture, avec les essais, les ratures, les réécritures, les déplacements, les suppressions et les regroupements que naît le texte, et nul ne connaît à l'avance le dénouement. Même pas l'auteur lui-même ! D'ailleurs où serait l'intérêt d'écrire, sans parler du plaisir, si l'auteur savait à l'avance ce qu'il allait produire...

"Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine."

Marguerite Duras

Au début, un projet existe, ou plus exactement un besoin, une raison, comme celle de vouloir explorer, recenser, organiser un pan de son propre savoir.

Alors, on commence en notant quelques idées surgies à propos de la problématique qui a provoqué la mise en réflexion. Et à partir de ce stade, il semble que rien ne puisse remplacer le geste graphique, cet *outillage externe* sur lequel va s'appuyer la pensée pour, peu à peu, s'élaborer, tout en prenant une forme, offerte aux yeux.

Car c'est par le langage, les mots bien sûr, mais surtout la syntaxe, c'est-à-dire par une mise au point précise des relations qui unissent les unités linguistiques, qu'un point de vue nouveau va émerger... Puis un autre. Et ainsi de suite. Jusqu'à disposer d'éléments divers certes, mais reliés entre eux par un réseau complexe de relations qui les hiérarchise, les organise en une structure qui a l'avantage de pouvoir être livrée d'un seul bloc, le texte. Portant en lui tout ce qui est nécessaire à sa compréhension, tant par son contenu explicite, que grâce au réseau de références qu'il convoque indirectement ...

Dominique Vachelard



LA LECTURE LITTÉRAIRE

Le goût de lire ne dépend pas d'exhortations du type « *il faut lire* », mais déjà, d'une fréquentation assidue des œuvres. Il ne s'agit pas de dire aux enfants : « *Tu dois lire* », sans jamais lire soi-même. Si dans la famille la lecture a une valeur, les enfants se diront « *ça doit être important* » et, par mimétisme, liront aussi. Le problème est que la lecture est une pratique sociale avant d'être une pratique scolaire, comme dit Jean Foucambert, ex-chercheur à l'INRP.

Les milieux lettrés sont le plus souvent privilégiés. Les autres milieux n'ont ni les moyens d'acheter les livres ni le temps et la disponibilité d'esprit pour lire le soir une histoire à leurs enfants et lire eux-mêmes. C'est une bataille culturelle et politique. Pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec le livre à la maison, il existe heureusement la bibliothèque municipale, où les livres sont gratuits, où l'on trouve les plus grands professionnels. Et dans certaines maternelles et en classes élémentaires, les BCD (bibliothèque centre documentaire), bibliothèques de littérature jeunesse, sont ouvertes aux enfants toute la journée avec des débats, des animations... L'école a une mission importante. C'est ce que disent tous les sociologues: un lecteur individuel se forme dans des communautés de lecteurs. C'est parce qu'on échange autour des livres, parce qu'on débat autour d'eux qu'on forme un jeune lecteur.

Il faut que les enfants comprennent que les livres parlent d'eux, font écho à leurs grandes questions. Problèmes d'endormissement, peur de la séparation, etc. Les livres de jeunesse en parlent par le détour - c'est la première distance. Et non seulement les livres parlent d'eux, mais ils parlent entre eux, se font écho. Pour être un lecteur lettré, il faut essayer de faire correspondre les œuvres entre elles.

Le sociologue Jean-Claude Passeron dit: «*Ce qui construit la lecture littéraire, c'est ce qui se construit entre les œuvres elles-mêmes.*» S'il est question d'un chaperon rouge, il faut savoir de quoi il s'agit. Il faut connaître les contes dans les versions originales, rien ne peut remplacer une formule telle que « *Tire la bobinette et la chevillette cherra* ». C'est elle qui porte le mystère, le trouble, l'énigme. L'enfant pense : «*Ce n'est pas vrai, ce qu'il y a là-dedans.*» Et pourtant, il va s'y investir très fort. Autrement dit, ce qui fonctionne dans le goût de lire, c'est la *croissance*. » [...]

Les pratiques culturelles sont en complémentarité et jamais en opposition. Les pratiques se cumulent quand elles sont bien maîtrisées. Il est impossible d'avoir un goût pour quelque chose si on n'en possède pas la technique. Il faut non seulement le sens, mais aussi la technique. Si un enfant peine pour lire, il est évident qu'il va laisser tomber les bouquins. Observez un enfant qui joue à un jeu vidéo: il agit tout seul, mais il agit aussi avec les copains : ils s'échangent des choses, ils discutent, sont parfois à deux devant les écrans. Donc si l'on comprend bien ce qu'est une *pratique culturelle* : besoin de fréquence, besoin de sens, besoin de technique et d'une communauté d'échange, cela peut marcher. [...]

Un livre n'est important que s'il se relit, on est un lecteur que si on est un relecteur. Quitte à ce que les tout-petits lisent les pages par cœur, ils adorent ça. Et ne pas édulcorer la langue : si on a une vraie langue, un véritable auteur, les enfants au début ne comprennent pas, et après s'y font. La lecture, littéraire ou documentaire, rend les enfants plus performants dans leur parole, leur pouvoir d'expression.

Yvonne Chenouf
spécialiste de littérature jeunesse
Interview pour le magazine L'Express



LA LITTÉRATURE DANS L'ÉCOLE

À l'école de Lamothe, en Haute-Loire, structure rurale de quatre classes, le recours quotidien à la littérature dans tous les niveaux d'enseignement figure en première place dans le projet d'école depuis une quinzaine d'années déjà. Rien de plus que ce qui se fait ailleurs : l'écrit accompagne ou devance les projets, vient les alimenter, les mettre en relation, leur donner du sens grâce aux expériences précédentes, etc. Il sert aussi à mettre à distance le vécu, la réalité du quotidien, grâce à l'usage de l'écriture pour réfléchir.

Un temps littéraire très fort est celui de la rencontre annuelle avec un auteur, son travail, son œuvre, qui reste un moment affectif et cognitif très intense. Il est particulièrement apte à rendre plus accessibles la fonction et le statut de l'écrivain, la connaissance du monde des livres, de ceux qui les font, les conservent, etc. Mais il favorise aussi l'observation et la théorisation du fonctionnement de la langue écrite en situation.

Cette pratique particulière, qui procède d'une volonté de déscolariser la lecture, permet d'avoir un rapport direct et non simplifié avec la langue écrite. Dans un univers social et scolaire où prédomine l'oralité, la littérature seule apparaît en effet comme le moyen de familiariser les enfants à l'existence de cette langue particulière qu'est l'écrit. Impossible, évidemment, d'apprendre les formes spécifiques de ce langage en utilisant l'oralité ou des supports proches de celle-ci.

De là, l'erreur de méthode de certaines démarches d'enseignement de la lecture qui prétendent partir « d'écrits produits par les apprenants » (des dialogues), pour faciliter cet enseignement. L'erreur est fondamentale en ce sens qu'elle se trouve à l'origine même de la notion d'écrit. En l'occurrence, on ne retient, pour le définir, que la simple morphologie du langage, ainsi que

la nature du support qui porte la communication. Or, l'écrit ne peut être considéré uniquement comme relatif à ce qui est graphié. Surtout si l'on pense au texte « dit » par un conférencier, qui ressemble bien plus à de l'écriture qu'à de la parole (si l'on se fie à sa structure, à l'organisation qu'il génère). De même, l'oralité se détache-t-elle du concept de parole dès lors, par exemple, que l'on prend en compte les dialogues contenus dans les bulles des BD ; car si celles-ci ont l'apparence de l'écriture, on doit bien reconnaître que leur syntaxe et leur fonctionnement relèvent essentiellement de l'oralité !

Apprendre l'écrit, c'est donc d'abord cela ! S'habituer à la langue des livres, pour la reconnaître évidemment, mais également pour être en mesure de la reproduire. Ainsi, les textes de littérature, après avoir été lus et commentés servent également de supports à la production de textes par les élèves eux-mêmes. Ces derniers s'emparent de certaines techniques découvertes chez les auteurs pour mettre en scène leur propre histoire. On découvre, on échange des stratégies d'écriture : énonciation à la première ou la troisième personne, ou tenue par un narrateur étranger à l'histoire, structure narrative qui rapporte une curiosité concernant un personnage, usage d'un vocabulaire spécifique à un genre, etc.

Les textes lus sont aussi utilisés comme base de données pour la mise en œuvre d'une pédagogie de l'écrit spécifiquement visuelle. Puisqu'il s'agit d'écrit, en effet, et que c'est l'œil qui est sollicité, c'est alors la *conscience graphique* qu'il faut évidemment travailler et renforcer. Tous les exercices visuels sont pertinents dans ce but : de la simple copie à la segmentation du texte écrit présenté sans espace, la restitution des signes de ponctuation, de ceux d'accentuation, le passage de l'écriture en majuscules au mode minuscule, etc.

Dominique Vachelard

